

Compléments lexicographiques pour le débat sur la laïcité

Remarques, inspirées par la conférence de René Nouailhat le 26 janvier 2005 au cours du cycle La laïcité en Questions sur le thème : Ecole, religions et laïcité : enjeux des débats actuels.

Et tout d'abord, sur l'adjectif **divin** :

emprunt au lat. *divinus* (qui a déjà, selon Gaffiot, les sens *propres* de “divin, de Dieu, des Dieux” et les sens *fig.* “divin, extraordinaire, merveilleux, excellent”), lui-même issu de *deus*, “dieu”, fréquent chez Cicéron, et qui a donné en 842, dans les *Serments de Strasbourg* (1^{er} texte en “français”) : “Pro Deo amur” etc.

Cet adjectif apparaît en 1050 dans la *Vie de saint Alexis*, au sens de “qui appartient à Dieu” et seulement en 1552, chez Ronsard, comme subst. : “Le divin des divines vertus”. C’est à la même date et chez le même poète qu’on trouve l’acception *fig.* comme adjectif : beau, excellent”.

Le TLF remarque : “à noter que l’adj. *divin, ine*, quoique exprimant une qualité absolue, se rencontre – dans les emplois hyperboliques seulement – employé avec certains degrés de comparaison (*plus, si, presque*). Il est probable que ce soit [sic !] par analogie avec l’adj. *humain, aine*, ainsi que le suggère Littré”.

Que dit Littré ? Au sens 5 : On donne quelquefois à *divin* les degrés de comparaison, de la même façon qu’on les donne à *humain*.[...] Dans le sens *fig.*, bon par excellence (citations du XVII^e s. : Rotrou, Sévigné et Boileau, où *divin* s’applique à l’objet aimé, à un livre, à un auteur...).

Ce décalage, voire dérapage, sémantico-métaphorique est du même ordre que celui que nous avons déjà constaté pour *miracle, mystère*, etc. et démontre une fois de plus – s’il en était besoin – à quel point les langues occidentales, dont le français bien sûr, sont imprégnées de religiosité judéo-chrétienne. Il est dommage à mon sens que certains farouches partisans de la laïcité oublient de faire de la pédagogie lexicale et de remettre en explication, sinon en cause, les sens seconds et humains qui au cours des siècles, se sont greffés sur des mots profondément religieux et cléricaux... Il n’est pas indispensable de prendre notre lexique de base d’aujourd’hui comme une sorte de fatalité indiscutable...L’explication de texte (et de mots) fait aussi partie de l’enseignement laïque et peut permettre d’éviter la “récupération culturelle”.

Le mot **foi**, quant à lui, et de façon peut-être inattendue, a suivi le chemin inverse. Il vient du latin classique *fides*, qui signifie au départ “confiance en quelqu’un ou en quelque chose”, puis “crédit, loyauté, parole donnée”. Gaffiot, dans son article *fides*, pourtant long, ne donne nulle part l’acception “croyance en une divinité”. Et si le sens “fait de croire en Dieu” apparaît en français dès 1050, dans la *Vie de saint Alexis* (comme pour *divin*, voir ci-dessus), il faut remarquer que celui de “assurance donnée d’être fidèle une parole, à une promesse” figure dans la *Chanson*

de Roland, vers 1100, c.-à-d. compte tenu des marges d'erreur dans les datations, pratiquement à la même époque. Quoi qu'il en soit, chez Littré, il faut atteindre le sens n° 7 pour rencontrer : "croyance aux dogmes de la religion" (citations de Corneille, Bossuet, Bourdaloue, etc.). Les sens prégnants, comme en latin, sont "fidélité, confiance, promesse, loyauté", etc. et fonctionnent dans un registre terrestre et humain, complètement "laïc". Du reste, nous en avons gardé pas mal de traces : *Ajouter foi à des racontars ; ces témoignages en font foi ; être de bonne, de mauvaise foi ; en foi de quoi avons signé ; profession de foi*, etc. Une bonne raison pour nous méfier, en toute circonstance, des "marchands de foi" de tout acabit...

Donc, prenons garde à l'apparente stabilité des mots à travers les âges. On peut avoir l'impression d'employer le même mot que nos ancêtres, dans la mesure où il a même orthographe et à peu près la même prononciation (ma fouè !). Mais attention aux pièges identitaires que nous tend l'Histoire et dans lesquels nous pouvons tomber, par ignorance et/ou naïveté, et ce, même en synchronie, je veux dire dans la contemporanéité la plus claire : "Mon interlocuteur emploie le même mot que moi, on devrait donc se comprendre !" ... et pourtant cela peut aller de pair avec la remarque désabusée, dans maint débat : "Décidément, nous ne parlons pas la même langue !" Paradoxe apparent ! Les journalistes ont beau se gargariser du mot *connotation*, ils n'en tirent pas la conclusion nécessaire, à savoir que si la *dénotation*, c'est-à-dire le sens premier, ordinaire et descriptif, peut garder une certaine constance, la *dénotation* ou sens second varie en fonction de toutes sortes de paramètres, géographiques, historiques, idéologiques, etc. (naturellement, je simplifie, c'est un peu plus compliqué). Et ladite connotation, dans notre communication, pèse souvent autant, sinon plus, que l'apparent sens premier (qui n'est du reste pas si évident que cela...)

Pardon, chers amis, pour le cours gratuit de linguistique, mais d'une part on ne se refait pas et d'autre part, je pense qu'il est raisonnable et rationnel d'analyser dans un certain détail notre usage langagier, pour tenter d'éclaircir notre pensée profonde - si tant est qu'il y ait pensée, et qu'elle soit profonde... Les mots sont traîtres et piégeux, certes, mais nous n'avons pas d'autre accès à l'expression externe (encore pardon pour le pléonasme !) de notre activité mentale. Il faut bien faire avec...